

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 15.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 5 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 13 AVRIL 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces: Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Revue Européenne.—Nos Gravures: La Vierge et les Anges pleurant sur le corps du Christ; la nouvelle Chambre des députés à Versailles.—Un nouveau feuilleton.—A nos agents et abonnés hors de Montréal.—A nos abonnés de Montréal.—Statistiques.—Vingt mille lieues sous les mers (suite).—Le Parlement Fédéral.—Poésie: Le Calvaire oublié.—Owen O'Sullivan et ses souvenirs (suite).—L'Exposition universelle de Philadelphie.—Nouvelles générales.—Le Brandon de Discorde, ou le Massacre de Lachine (suite et fin).—Culture de la betterave.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES: La Vierge et les Anges pleurant sur le corps du Christ; La nouvelle Chambre des députés au palais de Versailles.

REVUE EUROPEENNE

Maintenant que les élections françaises sont terminées, que la question d'Orient est à peu près ajournée, ce dont on parle le plus dans les journaux d'Europe, c'est la grande exposition de Philadelphie. Les Américains sont devenus à la mode, et pour le quart-d'heure, l'emportent sur les Russes. Du reste, il y a longtemps que les colonies de ces deux pays éclipsent dans le monde parisien toutes les autres y compris celle de l'Angleterre. Le premier Napoléon avait dit que l'Europe serait républicaine ou cosaque, mais il n'avait pas prévu que Paris serait à la fois *yankee* et *russe* après avoir failli être prussien.

Le théâtre suit la mode, quand il ne la donne pas, et les trois pièces qui ont le plus fait courir tout Paris, suivant l'expression reçue, ont été, cet hiver, deux drames américains et un drame russe.

Disons d'abord un mot de ce dernier, qui est le premier par sa date. Les *Danicheff*, joués à l'Odéon sous le nom de M. Pierre Neuski, ont eu, paraît-il, plus que la collaboration de M. Alexandre Dumas, fils. Ce qui a fait sensation dans cette pièce, c'est surtout un récit de chasse où un diplomate français, en grand danger d'être dévoré par un ours, est sauvé par un Russe. On y a vu une allusion politique et l'on a applaudi à outrance. Voici, du reste, par quelle singulière comparaison toute gastronomique un critique, M. Paul de St. Victor, rend compte du succès étonnant qu'ont obtenu les *Danicheff*: "Cela dérange un peu nos routines, cela varie la monotonie de nos menus parisiens. C'est comme un dîner moscovite, avec sa soupe froide de poissons, son pain de seigle noir, ses plats de caviar, ses jambons d'ours, ses sterlets du Volga, ses chopos de kuass, ses flacons de cummin. Quelques rasades de vins de Champagne et de Bordeaux versés entre deux services, y figurent l'esprit français fourni par le collaborateur. Mais la saveur remportée de ce beau repas n'en est pas moins franchement exotique; on a diné en plein Paris dans un donjon de l'Ukraine ou dans un vieux palais de Moscou."

C'est M. Dumas seul qui est l'auteur de l'*Etrangère*, qui aurait pu aussi bien être appelée les *Américains en France*. Héritier de la verve féconde de son père, il a voulu se faire une morale pour son compte qui, sans être meilleure, est plus dangereuse encore parce qu'elle a la prétention de se faire prendre au sérieux. L'*Etrangère* est, comme la *Dame aux Camélias*, une thèse sociale ou anti-sociale; elle est cependant un peu moins déplorable à certains égards que celles qui l'ont précédée. Au reste, comme dans les *Danicheff*, c'est surtout la couleur locale qui a fait le succès. "Febvre, l'acteur chargé du personnage de Clarkson, a été, dit M. Gail-

lardet, le plus fêté de tous, parce qu'il a le meilleur rôle. C'est un homme pratique, carré dans ses allures, et, de plus, honnête. Febvre l'a composé avec art. Il est Américain de pied en cap. La barbe de bison, le col rabattu, le chapeau mou, les bottines lacées à œillets de cuivre, le costume simple, uniforme, le cigare qu'il s'apprête à fumer dans le salon de son ex-femme, mais qu'il éteint sur les observations de celle-ci sans le remplacer par une chique, tout représente un Américain de l'Ouest au naturel et sans l'exagération qui était à craindre. Auteur et acteur ont su éviter cet écueil."

La troisième pièce, les *Chevaliers de la Patrie*, a pour auteur M. Albert Delpit, Louisianais, qui a déjà essayé de plusieurs genres et qui s'est fait un nom à Paris. Deux des principaux personnages sont Français. Ils s'y trouvent mêlés aux épisodes de la guerre du Sud et à des figures historiques que M. Delpit ne se fait pas faute d'amener sur la scène. L'auteur ne ménage pas les grands effets. On incendie, on se bat, on assassine, on enlève, on essaie d'enlever Lincoln; il y avait même paraît-il, une scène où Booth le tuait au théâtre comme dans l'histoire; mais la censure l'a supprimée. A-t-elle craint la *fièvre imitative*... et que quelque cerveau brûlé ne vint à répéter sur le maréchal MacMahon le rôle de Booth, comme Booth lui-même avait reproduit au détriment de Lincoln celui de Brutus qu'il jouait au théâtre? Du reste, le bon goût se serait joint à la prudence de cette suppression, qui laissait encore dans la pièce assez d'autres spectacles, changements à vue et autres belles inventions de la décadence théâtrale: telle qu'une course entre deux steamboats, une scène d'élections, une représentation de *Christy minstrels* et des danseuses de *bamboula* dans le camp des Sudistes.

Le Clarkson est un millionnaire fictif; Stewart, un véritable millionnaire, vient de faire beaucoup parler de lui à Paris en achetant, au prix de 300,000 francs, un tableau de Meissonnier. Il est vrai que ce Mécène se propose de rentrer dans ses fonds, en exhibant son acquisition de ville en ville.

Si nos voisins s'imposent ainsi de toutes les manières à l'attention du public européen, notre Canada obtient aussi de temps à autres une mention honorable.

L'*Univers* contenait dernièrement une analyse de la conférence faite au cercle catholique de Paris par M. le juge Routhier, qu'il appelle "un Français d'avant 89," et dans le même temps, l'*Instruction Publique* publiait des articles de M. Cucheval sur le dernier poème de M. Lemay: *Les Vengeances*.

Après avoir fait la part de la critique, l'écrivain fait les réflexions suivantes qui ne manqueront point de plaire à nos lecteurs:

Si le souffle, la vigueur font trop souvent défaut à M. Lemay, on peut louer en lui, comme chez tous les poètes canadiens, l'harmonie des vers, l'élevation des idées, la fraîcheur des impressions. Les descriptions sont heureuses; aussi le nombre en est grand, trop grand peut-être.

Nous aimons mieux insister sur le côté français de l'ouvrage, sur les usages qui rappellent notre pays, et qui sont conservés là-bas précieusement; enfin, sur des mots nouveaux, introduits dans notre langue par les Canadiens.

Sous ce dernier rapport, la moisson est moins abondante que nous ne l'avions pensé. A peine quelques mots sentent-ils le terroir. Il y a certainement plus d'expressions locales chez nos poètes modernes. Il est vrai que c'est chez eux

un procédé prémédité et voulu. Sans quitter le boulevard Montmartre, on chante la nature, et pour faire illusion au lecteur, on amène adroitement quelques expressions provinciales. Nos Canadiens au contraire, qui brûlent de paraître des Français de France, repoussent soigneusement ces mots du terroir que nous avouons avoir cherchés avec intérêt, mais inutilement, dans leurs œuvres. Nous n'avons rencontré que quelques expressions qui ont échappé à M. Lemay, bien malgré lui, nous en sommes sûrs... (1)

Tout cela se retrouve en France, et nos paysans pourraient, sans prendre des leçons, jouer au *quatre-sept* avec François Boivin, Bidaud, Vidal, Beaudet.

C'est avec intention que nous citons les quatre amis que l'on nous montre jouant une partie de *quatre-sept*, à cause de la physionomie si française de leurs noms. Nous avons de même reproduit plus haut un passage où l'auteur énumère les jeunes gens qui viennent fêter la Sainte-Catherine chez Lozet. Leurs noms sentent la roture, mais ils sont bien français. Tels sont encore Philomène Lacroix, Elisée Houde, Barreau, Darveau, Moreau, Cazeau, Olivier Bélanger, Bellune, Charland, Turcotte, Xavier Déry, Octave Hamel. Quoique nous soyons en Canada, nous sentons que nous sommes toujours en terre française.

C'est là en effet, pour nous, un des côtés les plus attachants de ce poème. C'est une œuvre française composée au Canada par un Canadien-Français. Ainsi donc, il y a au delà des mers, dans une contrée soumise à l'autorité anglaise, une jeune nation née de nous-mêmes, qui parle, écrit notre langue et cultive notre littérature. Ces rameaux détachés de la vieille souche gaule, transplantés sous un ciel étranger, ont donné naissance à de nombreux et vigoureux rejetons. Aujourd'hui que ces quelques milliers de colons, abandonnés à eux-mêmes, sont devenus une nation nombreuse, libre, indépendante en fait, ils se rappellent à nous par des œuvres littéraires françaises d'inspiration, françaises de cœur et de sentiment. Ils s'appliquent aux lettres avec ardeur, ils imitent nos maîtres anciens et ceux que leur éloignement rend égaux aux anciens, c'est-à-dire Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Musset, n'y ayant guère de différence pour le public, comme dit Racine à propos de Bajazet, entre "ce qui est à mille ans de lui, et ce qui en est à mille lieues." Ils marchent encore sur nos traces; mais à la vue de l'admirable développement que cette population française prend au Canada, qui peut savoir si cette jeune nation n'arrivera pas bientôt à son épanouissement littéraire, si même le jour où notre France fatiguée, commencera à se sentir épuisée par tant de siècles de production incessante, elle ne sera pas heureuse de revivre en une race vigoureuse, pleine de sève et d'ardeur, et ne s'enorgueillira pas d'admirer: "*novas frondes et non sua poma.*"

Du reste, ne soyons pas trop jaloux de l'éclat que l'exposition de Philadelphie va jeter sur nos voisins, il est impossible qu'il ne s'en reflète pas quelque chose sur nous. La Commission canadienne travaille activement, et il est à espérer que nous y serons bien représentés. Indépendamment de cela, il est probable qu'un grand nombre d'Européens distingués ne voudront point repasser l'Atlantique sans avoir vu cette nouvelle Puissance qui se forme sur les bords du Saint-Laurent et des grands lacs et qui s'étend déjà de l'un à l'autre océan, "ce géant-enfant qui, comme le disait dernièrement un écrivain américain, n'a plus qu'à couper les cordons de tablier de l'Allegiance (2)."

La rumeur que nous avons mentionnée dans une de nos revues précédentes, au sujet du prince impérial, ne paraît pas devoir se confirmer: il ne viendra pas en Amérique; il est, au contraire, parti pour l'Allemagne avec sa mère, qui est, assurément, tout à fait rétablie, après une maladie très-sérieuse et inquiétante. La reine Victoria a pris elle-même ce chemin et son

(1) M. Cucheval se trompe. Les expressions canadiennes employées par M. Lemay ne lui ont point échappé, et il a bien eu l'intention de faire de la couleur locale, seulement il a eu le soin de ne pas en abuser.

(2) Wm. Howells. *Their wedding Journey*. Boston, 1873

départ pendant une session du Parlement a été le sujet d'une interpellation dans la Chambre des Communes. M. Disraeli a répondu le plus tranquillement du monde que c'était une affaire toute personnelle, et que toutes les mesures avaient été prises pour que le service public n'en souffrit en aucune manière. On est loin du temps où l'absence du souverain, hormis que ce fût à la tête des armées, était l'équivalent d'une abdication!

Cette promenade de la reine coïncide avec le retour du prince de Galles, qui est attendu très-prochainement. Il a vu bien des choses merveilleuses dans son voyage, et il rapporte de magnifiques présents, échantillon des richesses et du goût artistique des princes tributaires du nouvel empire. Comme pour le consoler de ne point posséder autant de diamants que tous ces nababs, on a publié dernièrement un état des pierreries qui figurent sur le diadème que le prince devra porter un jour. La couronne d'Angleterre a son histoire et sa statistique, et voici le résumé d'un long article qui lui est consacré. Elle fut refaite en 1838 avec les matériaux de l'ancienne couronne, auxquels de nouvelles pierreries furent ajoutées. Elle pèse 1239 grammes, et comprend un très-gros rubis, un très-gros saphir, 16 autres saphirs, 11 émeraudes, 4 rubis de moyenne grandeur, 147 diamants taillés en tables, 1363 brillants, 1273 roses (en tout 2773 diamants), 4 grosses perles en forme de poires et 273 autres perles. Le gros rubis fut donné par Don Pedro, roi de Castille, au prince Noir après la bataille de Najera, en 1367. Henri V d'Angleterre le portait sur son casque à la bataille d'Azincourt.

Le *bill* des nouveaux titres, comme on l'appelle, est passé non sans opposition, et des motions doivent être faites dans les deux Chambres pour prier la reine de ne point prendre le titre d'Impératrice de l'Inde. M. Lowe, qui dirigeait l'opposition à cette mesure, dans la Chambre des Communes, a formulé trois objections. La première, c'est que le titre d'Empereur, d'après Blackstone, signifiant un monarque absolu, ne s'applique pas plus à la reine pour l'Inde que pour les autres possessions de l'Amérique; la seconde, c'est qu'il n'est pas prudent pour elle de prendre un titre que des guerres ou des révoltes pourraient la forcer d'abandonner plus tard, enfin, la troisième, c'est que les autres grandes possessions, comme le Canada et l'Australie, auront le droit de se plaindre de cette préférence. Aucune de ces raisons n'est bien forte; mais la dernière est peut-être la moins mauvaise. On l'a réfutée cependant en disant que si ces deux colonies le désiraient, il n'y aurait rien de plus facile que de les nommer à la suite de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. Le titre royal serait alors comme suit: "Reine du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, du Canada et de l'Australie, et Impératrice de l'Inde."

La seconde objection a dû faire sourire les diplomates russes, qui mieux que personne sont en état d'en connaître la valeur. La Russie vient de compléter l'annexion du Kokhand; elle s'avance toujours dans l'Asie centrale.

M. Disraeli a eu une facile victoire dans la discussion au sujet de l'achat des parts du Khédive: il a déclaré carrément que ce n'était pas une affaire commerciale, mais un acte de haute politique. Répondant à